

LES RELATIONS VILLE/CAMPAGNE INTRA-FAMILIALES - LE CAS DE DAKAR

Michèle O'DÉYÉ

avec la collaboration de Emmanuel S. N'DIONE, ENDA *

INTRODUCTION

Présentation de l'étude

La problématique générale de l'étude sur « innovations technologiques et alimentation à Dakar » nous a placé devant une série de questions dont une concerne les « échanges » non marchands entre la ville et la campagne.

Nous avons perçu intuitivement que la dynamique de ces échanges interférait sur l'alimentation des populations urbanisées et c'est pourquoi nous avons voulu systématiser cette perception.

D'autre part, nous voulions faire apparaître ce qu'occultaient les enquêtes classiques de budget-consommation et les études des circuits marchands, à savoir les produits consommés, non achetés et transportés par le biais familial, et par conséquent difficilement quantifiables et comptabilisables avec les outils méthodologiques classiques.

Déroulement des enquêtes

De janvier 1984 à mars 1984, trois enquêtes ont été réalisées à Dakar :

- une enquête extensive,

* Cette étude a été réalisée par Michèle Odey pour le compte de l'ENDA à la demande d'ARTERSIAL et dans le cadre de l'étude « Innovations technologiques et alimentation des zones urbaines ; le cas de Dakar ». Emmanuel S. N'Dione (ENDA) a participé à sa réalisation au niveau de l'élaboration des enquêtes. Les résultats présentés ici constituent une première synthèse provisoire de la partie sociologique de l'étude.

- une enquête auprès de personnes n'ayant plus ou pas de relations avec la campagne,
- une enquête intensive auprès de personnes ayant des relations matérialisées avec la campagne.

Une enquête a été réalisée en zones rurales :

- dans le nord du Sénégal (Linguère, Ndioum)
- dans le centre (Fandène)
- dans le sud (Badiana, Casamance).

Pour Dakar, nous avons retenu 5 critères pour notre échantillon : le sexe, l'ethnie, la région d'origine, l'ancienneté à Dakar et le niveau économique.

En ce qui concerne le niveau économique, nous avons essayé de moduler le critère revenu par celui de stabilité du revenu (type fonctionnaire ou type artisan, commerçant, etc.), par le niveau social et enfin par le type d'activité principale.

Les entretiens ont été effectués dans trois quartiers de Dakar qui nous semblent être relativement bien représentatifs des différentes typologies (1) :

- environnement mimétique ; SICAP (2) et Plateau
- environnement infra-urbain ; Grand-Yoff et Fass
- environnement intermédiaire consolidé ; Médina.

L'étude des relations non marchandes entre la ville (Dakar) et le milieu rural revêt une ampleur considérable si l'on veut ne pas la limiter à des échanges de biens, et si l'on sait qu'elles concernent plus de 70 % de la population de Dakar.

Les interférences sont multiples et imprègnent l'ensemble de la vie sociale ; c'est pourquoi notre propos était de saisir le mécanisme comme un moyen d'approcher la dynamique urbaine en la replaçant dans un système plus vaste qui à la fois l'intègre et la dépasse.

Les relations entre Dakar et la campagne témoignent d'une double appartenance ; elles sont liées aux deux sous-systèmes urbain et rural, chacun comportant des éléments de feed-back d'équilibre et des éléments d'innovation.

Ceci peut parfois donner une apparente incohérence si l'on ne situe pas ces éléments opposés dans un cadre englobant l'ensemble, et qui tienne compte de la conjoncture économique actuelle — conjoncture qui ne permet pas à ces deux mondes de se séparer.

La traduction en termes exclusivement économiques n'est donc pas possible, dans la mesure notamment où les populations « subliment » ces contraintes économiques en parlant de solidarité et de parenté.

Il devient alors difficile d'affirmer que ces relations ne sont que le

(1) Typologie de J. Bugnicourt, présentée au séminaire de nov. 82, « Lire les villes du Sahel ».

(2) SICAP : Société Immobilière du Cap-Vert, quartiers composés de villas.

fruit d'une situation économique particulière et non la reformulation et la réinterprétation d'un mécanisme antérieur, à savoir celui du lignage, qui a dû intégrer pour sa survie le fait urbain ; il s'agit de multiplier les sources de « revenus », les rendre complémentaires face à une situation nouvelle précaire.

Cette hypothèse nous a conduit à analyser l'ensemble des échanges en y intégrant les déplacements d'individus, leur hébergement à Dakar pouvant être compris comme un enjeu à mettre en parallèle avec celui de la circulation des produits.

Les relations ville-campagne intra-familiales non marchandes, qu'elles soient de produits, d'argent, d'informations ou de personnes, doivent être replacées dans un contexte plus vaste ; celui des stratégies familiales face à l'urbanisation et, au-delà, celui des stratégies de survie matérielle et sociale du lignage.

LE MÉCANISME DES RELATIONS VILLE/CAMPAGNE INTRA-FAMILIALES

Les relations ville/campagne témoignent

Le lignage est une référence encore convaincante

« rien ne vaut la parenté, le sang »

L'analyse des mouvements de produits et de personnes entre Dakar et la campagne montre combien, au niveau des acteurs, du mécanisme et du discours des populations, les liens de parenté dominent.

Les envois se font entre parents

« où que tu puisses être, tu appartiens toujours au même groupe »

Les différentes enquêtes à Dakar comme dans les régions rurales montrent que les liens se perpétuent essentiellement avec le village d'origine et avec les parents qui y sont restés.

La mobilité et la distance deviennent des éléments à intégrer dans le mécanisme, sans qu'ils détériorent a priori les sentiments d'appartenance. Ce sentiment reste intense et motive les envois réciproques.

Les circonstances qui suscitent le plus ces envois sont les cérémonies familiales et religieuses et surtout le moment des récoltes, afin de rappeler l'appartenance collective et les origines communes.

C'est un parent qui transfère

« quand un parent vient du village ou retourne à Dakar, on doit lui préparer son retour »

La relation directe est essentielle dans le processus d'envoi, qu'il s'agisse d'envois vers Dakar ou vers la campagne. Quelle que soit la région d'origine, les produits sont transportés par des membres de la famille ou, à la rigueur, par une personne du même village (81 %), les autres modes d'acheminement, par exemple visite d'un dakarais au village ou par un transporteur, sont plus rares et relativement exceptionnels.

Nous avons pu constater que même lorsqu'il s'agit d'un transporteur, ce dernier est une personne connue qui pourra donner des nouvelles en apportant les produits. Ce contact direct permet de réactualiser les liens familiaux, notamment pour les jeunes couples et les enfants, en les introduisant dans le jeu subtil des fréquentations et connaissances familiales.

Cette constante dans le mode d'acheminement est toutefois marquée par le fait qu'il s'agit le plus souvent du déplacement d'une personne du village.

On peut y voir soit une plus grande disponibilité des villageois, soit une nécessité plus forte de leur part de rester reliés à la ville. Au-delà, nous pouvons nous demander s'il ne s'agit pas d'une forme plus subtile d'appropriation, à travers l'établissement de liens personnels.

Les relations ville/campagne participent à...

... la survie du lignage...

« on n'échange pas, on utilise »

Le terme échange, utilisé à propos des flux intra-familiaux, a très souvent été contesté par les personnes concernées. Il faut donc se demander s'il s'agit effectivement d'échange ou s'il vaut mieux parler de don ou plutôt d'une nouvelle répartition familiale.

Le sentiment d'appartenance à une même unité oblige à reconsidérer le mécanisme de ces relations sans occulter les niveaux symbolique et idéologique.

Le concept d'échange connotait pour les interviewés une notion d'équilibre entre ce qui était reçu et ce qui était envoyé et donc une notion d'obligation et de calcul.

En fait, dans la mesure où les envois sont différés dans le temps, la perception d'échange en tant que tel devient difficile. Utiliser ce terme pourrait signifier que l'on convertit un produit en marchandise. Or, en fait, il ne s'agit pas, à notre sens, d'une idéologie égalitaire mais plus

d'un accès égalitaire aux productions qu'elles soient rurales, agricoles ou urbaines monétarisées.

L'attitude des citadins face aux produits vivriers reçus est dépendante du sentiment d'être rattachés à une même unité de production, donc à un patrimoine commun. Cette référence est liée à la forme d'organisation des terres et à leur répartition. Nous ne pouvons ici approfondir cet aspect mais il n'en reste pas moins que le fait d'habiter en ville ne signifie pas forcément n'avoir plus accès aux terres.

Des disparités existent selon les ethnies et selon le type de production agricole (riz, mil, etc.). C'est ainsi que l'accès aux produits sera différent selon qu'un individu marié émigre en ville seul ou en famille, ou encore qu'il s'agisse d'un célibataire.

Les produits vivriers envoyés à Dakar ne sont donc pas à concevoir comme des « cadeaux » ou comme des moyens d'échange. Il s'agit plus d'une répartition des membres du lignage entre groupe de production ou groupe de reproduction.

... cette survie passe par celle de ses membres...

C'est ici que la nature des flux entre ville et campagne va donner aux relations leur dimension quotidienne.

Nous avons posé d'emblée dans notre problématique, notre choix de considérer les produits qui circulent au même titre que les personnes, ceci afin de percevoir le mécanisme de façon globale en ne séparant pas des éléments qui pouvaient appartenir au même système, bien qu'étant de nature profondément différente.

Ce que l'on reçoit à Dakar

— Des produits alimentaires ou de cuisine (ustensiles) ou encore des protections traditionnelles (grigris).

— Des personnes que l'on héberge.

Il apparaît qu'à Dakar, presque autant de familles recevant des produits, hébergent aussi des membres de la famille. Peu de familles (10 %) reçoivent des produits sans héberger et 6 % hébergent sans recevoir de produits.

Il nous faut cependant souligner que la notion de compensation a été très largement contestée. Le phénomène n'est pas perçu dans ces termes. Même si nous admettons que l'économique se masque de différentes façons, « sublimé » souvent de manières multiples par les populations, la compréhension de ces « masques » devient essentielle au même titre que l'économique.

Si l'on analyse ce qui est reçu à Dakar (produits, personnes à héberger) en fonction des différents critères (ethnie, région d'origine, niveau économique, ancienneté à Dakar), des disparités légères

apparaissent sans être suffisamment significatives. Le mécanisme qui consiste à recevoir des produits et à héberger des personnes du village reste extrêmement important, voire généralisé.

Sans pouvoir encore parler de compensation entre les avantages à recevoir des produits, et les charges entraînées par l'hébergement, nous pouvons constater que ces deux aspects sont, dans presque tous les cas, conjugués et doivent donc être considérés comme des éléments d'un même mécanisme.

« Les produits rendent les relations consistantes. »

Globalement 100 % des familles reçoivent des produits alimentaires, 13 % des grigris de protection, 7,5 % reçoivent des ustensiles de cuisine traditionnels, 6 % des produits divers tels que henné, indigo, gomme, encens.






Les produits non-alimentaires sont donc reçus en plus.

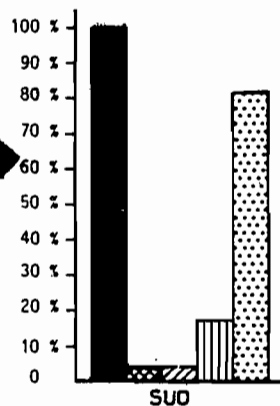
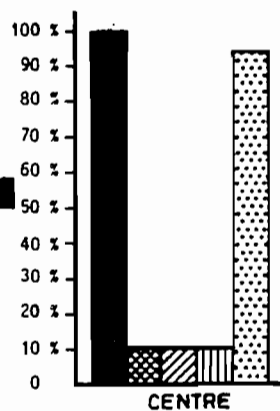
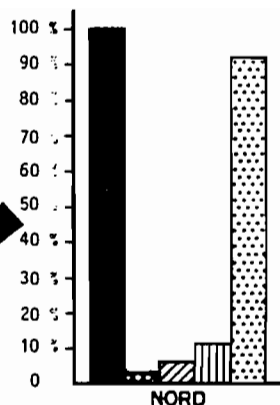
Origine des transferts

Nous avons schématisé ci-après (schéma p. suivante) nos résultats (il ne s'agit pas de quantité de produits reçus mais de fréquence dans les réponses).

ORIGINE DES TRANSFERTS
(PRODUITS-PERSONNES)

DAKAR

-  Produits alimentaires
-  Ustensiles de cuisine
-  Protection traditionnelle (gris-gris)
-  Autres (correspondance, encens, indigo, henné)
-  Personnes

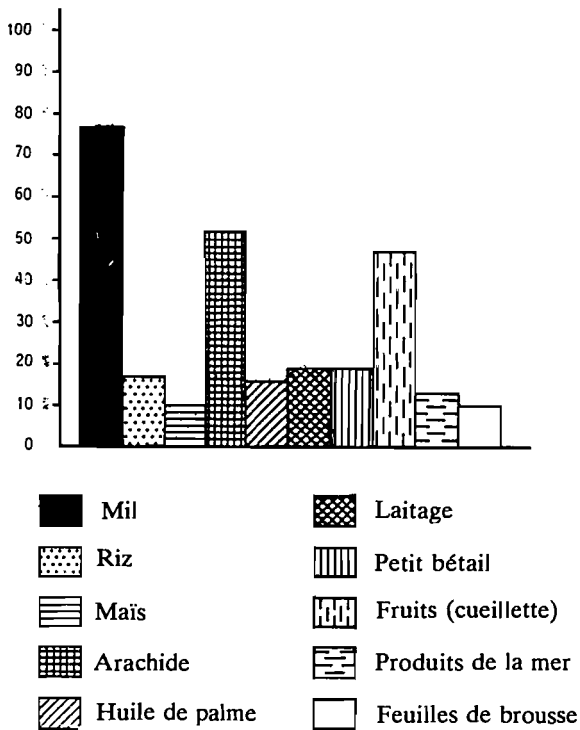


Les produits alimentaires

« on satisfait la nostalgie en consommant certains produits du village »

Nous voyons (schéma suivant) que les trois produits alimentaires les plus fréquemment cités sont le mil, l'arachide et les fruits locaux. Les autres aliments sont plus liés à la région d'origine.

PRODUITS ALIMENTAIRES ARRIVANT À DAKAR (1)



(1) Il s'agit de fréquence de réponse et non de quantité.

En ce qui concerne les quantités reçues, les études de cas nous ont permis une certaine approche à partir de laquelle nous ne nous risquerions pas à généraliser. Une autre étude devrait être entreprise pour pallier l'absence de quantification. Nous voulions surtout tenter d'évaluer si l'arrivée de ces produits à Dakar pouvait avoir une incidence autre que symbolique sur l'alimentation en milieu urbain.

Les quantités les plus importantes sont celles de l'arachide, reçue par sacs de 50 kg, de mil, souvent sous forme de couscous par petite quantité mais plus fréquemment, du maïs venant surtout du nord du Sénégal et enfin du lait.

La quantification est particulièrement difficile à établir dans la mesure où les envois se font d'un groupe de personnes à un autre groupe. Les réceptions et les expéditions ne sont donc pas effectuées par des individus bien déterminés ; d'autre part, il est courant d'envoyer des produits par petites quantités afin d'éviter les taxes, ce qui multiplie les expéditions.

Cependant, dans 70 % des cas, l'arrivée de produits est reconnue régulière et attendue par les citadins.

Tous les produits reçus sont consommés par la famille ; dans 65 % des cas, une partie est distribuée aux voisins et seulement 4 % en commercialisent une part, notamment l'huile de palme et l'arachide. Cette commercialisation ne concerne que les familles installées à Dakar depuis moins de 5 ans et de niveau économique très faible (3).

Ce que l'on envoie au village

« ce n'est pas l'équilibre des envois qui fait la valeur de ces liens »

85,45 % des familles de Dakar envoient de l'argent

84 % envoient des produits

44,5 % envoient des membres de la famille au village.

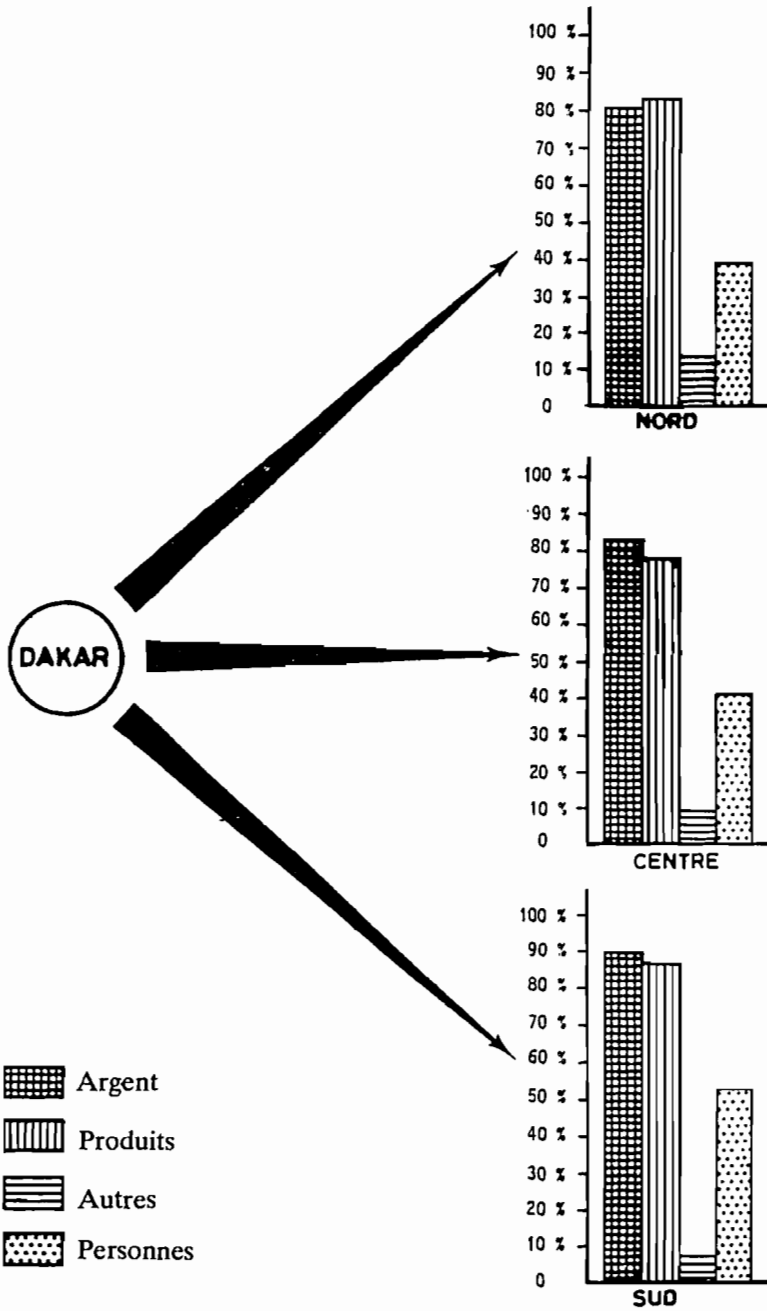
La perception globale de ce qui part de Dakar montre que ce sont surtout les habits (44 %), le sucre, et le savon qui sont acheminés vers les zones rurales.

— Vers le nord du Sénégal, les habits et le sucre sont les plus fréquemment envoyés, corroborant le tableau général. L'envoi de lait en poudre est une particularité pour cette année de sécheresse (1984). En effet, la production locale de lait étant trop faible, l'envoi de lait en poudre devient essentiel pour maintenir le même mode d'alimentation.

— Vers le centre, on expédie plutôt du savon puis du sucre.

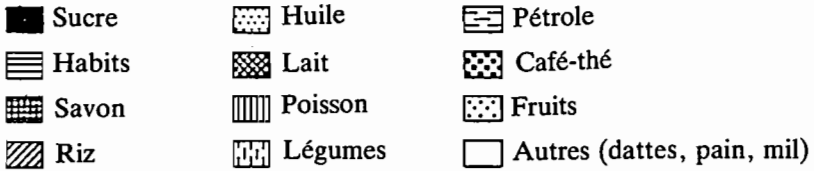
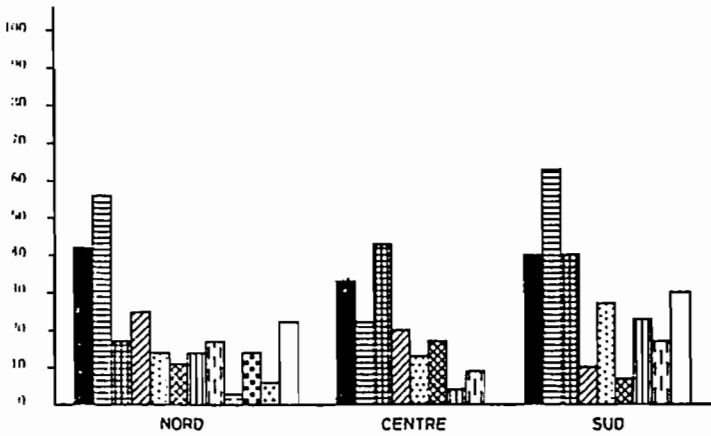
(3) Ce pourcentage, 4 %, est peut-être en deçà de la réalité, il pourrait s'agir d'une réponse de prestige.

DESTINATION DES TRANSFERTS PARTANT DE DAKAR

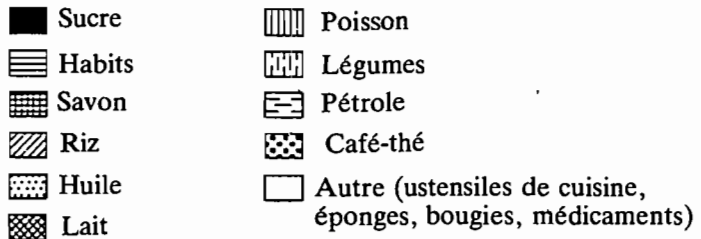
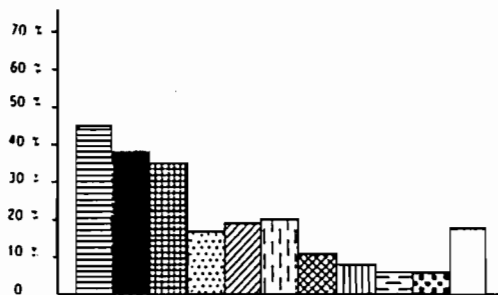


NATURE DES PRODUITS ENVOYÉS AU VILLAGE

Flux non commerciaux de produits de Dakar vers la campagne selon la région d'origine



Flux non commerciaux de produits de Dakar vers la campagne



— Vers le sud, les habits dominant très largement et l'huile est nettement plus importante que pour les autres régions (il s'agit d'huile d'arachide).

Les transferts d'argent

« ne plus envoyer d'argent serait les condamner à mort »

Les envois d'argent sont effectués selon des rythmes allant de une fois par mois, une fois par trimestre à une fois par an. Dans ce dernier cas, l'envoi est lié à des besoins spécifiques de certaines périodes (hivernage, soudure...).

Les sommes envoyées sont très variables et suivent pour les plus fortes d'entre elles les niveaux de revenu.

Ces sommes vont de 5 000 à 20 000 F CFA mais c'est au niveau de la fréquence qu'apparaît le plus de disparités.

Les relations ville/campagne intensifiées par le mouvement de personnes

Le lignage réactualisé

En dehors du fait que les produits sont acheminés par des personnes de la famille — installant un mouvement permanent entre ville et campagne —, deux autres types de déplacement se côtoient : l'hébergement en ville et les « visites » au village, avec pour chacun des durées variables mais qui interfèrent toujours sur la vie sociale du lignage et la survie de ses membres.

L'hébergement à Dakar. — 90 % des personnes interviewées à Dakar hébergent des villageois. Parmi celles-ci, 99 % hébergent des personnes de leur famille et 13 % hébergent, en plus, des amis généralement du même village.

Nous retrouvons ici l'aspect parenté qui imprègne l'ensemble du mécanisme des relations ville/campagne.

Malgré ce fort pourcentage de personnes qui hébergent, nous avons voulu connaître celles qui n'hébergeaient pas, afin d'avoir peut-être un indicateur de tendance.

Nous avons pu ainsi constater que 50 % de ces personnes appartenaient à la catégorie socio-économique la plus défavorisée, 33,33 % de celles de niveau II ont invoqué des raisons d'habitat, manque

de place, les 16,66 % appartenant à la catégorie I ont évoqué surtout des problèmes de temps (3).

Parmi ces 10 % de familles qui n'hébergent pas, 58,33 % sont originaires du Centre : « *Mon village n'est pas loin, ils repartent le même jour.* »

a) *La demande.* — A l'inverse des produits que l'on envoie ou que l'on reçoit sans en faire la demande explicite, pour l'hébergement, il y a *sollicitation*.

Cette sollicitation est la plus forte durant la saison sèche (66 %), puis durant l'année scolaire (18,40 %) et enfin pendant les vacances-congés (16,5 %).

La période « saison sèche » et celle « année scolaire » se juxtaposent mais ne sont pas perçues ni notifiées de la même manière selon l'utilisation qui sera faite de ces époques.

Ces demandes d'hébergement concernent plus les hommes (40 %) que les femmes (27 %).

La durée du séjour à Dakar est fonction des périodes où l'on sollicite un hébergement. C'est ainsi que, parmi les personnes hébergées restant plusieurs mois (plus de la moitié), 66 % viennent pendant la saison sèche.

Ces quelques chiffres font entrevoir la possibilité de saisir autrement le phénomène couramment appelé « parasitisme ». Les personnes hébergées sont souvent des cultivateurs sans travail durant les périodes de soudure. Cet aspect est à notre sens primordial pour comprendre la dynamique ville/campagne.

Dans notre problématique, nous avons voulu placer les personnes hébergées à Dakar comme des éléments faisant partie intégrante des relations entre milieu urbain et rural.

Notre objectif était de voir si le fait d'héberger ne constituait pas une forme de « contre-poids » aux bénéfices des produits reçus. C'est pourquoi il nous fallait saisir la place tenue par ces « hébergés » au sein de la famille « hébergeante ».

b) *Participation et intégration.* — 55 % de notre population affirment que les personnes qu'elles hébergent participent à leur vie familiale, en donnant des « cadeaux » (49 %), de l'argent (33 %) ou en aidant aux travaux domestiques (16 %) ; 14 % reçoivent des produits vivriers et 10,5 % participent en donnant des conseils.

On pourrait considérer que les « cadeaux » offerts et les produits reçus constituent des contre-dons.

Le fait de participer à la vie familiale est apparu comme très important pour les « urbanisés », pour qui héberger constitue une

(3) I Niveau élevé, II Niveau moyen mais stable, III Niveau moyen mais instable, IV Niveau faible.

contrainte très forte. Cet aspect est souvent dissocié des autres aspects des relations et non vécu comme un échange.

Le degré d'intégration dans la famille peut être évalué dans une certaine mesure à partir du lieu où mangent les « hébergés », ce qui pourrait moduler l'aspect contre-poids et affiner la perception de la participation à la vie familiale.

Plus de 8 hébergés sur 10 prennent leurs trois repas dans leur famille d'accueil. Il s'agit essentiellement de ceux qui viennent à Dakar durant l'année scolaire ou à des périodes indéterminées. Par contre, tous ceux qui mangent souvent à l'extérieur sont ceux qui viennent pendant la saison sèche.

Il devient difficile à ce propos, de comprendre le mécanisme en le séparant des fonctions. En effet, le monde rural a-t-il les moyens de garder les travailleurs aux périodes de non-travail ? Lorsque la conjoncture ne permet plus de dégager des surplus, on part à Dakar pour trouver un éventuel travail rémunéré et pour diminuer le nombre de personnes à charge du village.

Les célibataires reçoivent rarement des produits. Ils ne se situent pas au même niveau dans la dynamique et restent attachés au lignage. Leur venue en ville est vécue, dans une certaine mesure, comme une « initiative sociale » : il s'agit de « tenter l'exode ». C'est le mariage qui va « libérer » du lignage et individualiser la personne. La réception de produits du village correspond ici à une conduite organisée pour socialiser le futur ménage en leur faisant prendre possession et conscience des liens familiaux.

Ils permettront alors une meilleure intégration en assurant la cohésion sociale dans le respect des formes traditionnelles de sociabilité.

Les déplacements de personnes de Dakar vers la campagne. — La compréhension de la dynamique qui s'opère entre la ville et la campagne passe par celle des motifs et des lieux de rencontre entre ces deux mondes ; c'est pourquoi il nous a paru important, après avoir considéré l'hébergement à Dakar, de comprendre les mouvements d'urbanisés vers la campagne.

Les vacances sont la principale occasion de rentrer au village (42 %) mais d'autres facteurs peuvent intervenir :

- problèmes de santé et recherche de traitements médicaux traditionnels (25,5 %)
- travail (14,5 %)
- visites (10 %).

Nous avons ici comptabilisé les motifs de déplacements vers le village à partir des raisons données par les interviewés ; cependant, la séparation vacances-travail est à relativiser dans la mesure où il est vraisemblable que le motif vacances doit être plus appréhendé comme une période offrant une plus grande disponibilité qui permet de réaliser d'autres objectifs. Le concept vacances ne doit pas être perçu ici

uniquement avec un contenu occidental de repos, mais plutôt au sens étymologique.

C'est ainsi que des personnes peuvent profiter de la période de vacances (qui correspond souvent à l'hivernage) pour se rendre au village et participer aux travaux des champs.

Il pourrait s'agir d'un ajustement de comportements d'urbanisés équilibrant les contraintes et avantages de la vie urbaine avec les exigences de la vie rurale.

Les personnes qui se déplacent le plus sont de niveau moyen mais stable (II) ; le critère revenu ne détermine pas — à notre sens — une tendance vers la rupture avec le monde rural. Le sentiment d'appartenir au même groupe est tel qu'il devient difficile d'appréhender ces relations en dehors d'un seul et même système.

a) Les déplacements vers les régions d'origine. — Il apparaît que les déplacements pour les vacances s'effectuent surtout vers le sud (53,33 %) ; si l'on additionne ceux pour le travail (16,66 %), on obtient presque 70 %.

La recherche de traitements médicaux traditionnels est plus importante pour le sud (30 %).

Les visites s'effectuent plus vers le nord : 13,88 %

Les déplacements motivés par les vacances sont les plus importants quelle que soit l'ethnie. Les disparités apparaissent surtout pour les déplacements-travail.

Ce sont surtout ceux de niveaux faibles qui se déplacent pour aller travailler et qui le notifient comme tel.

RELATIONS VILLE/CAMPAGNE INTRA-FAMILIALES ET VIE QUOTIDIENNE

Une cohérence au-delà d'un discours ambigu

L'analyse du discours des populations concernées témoigne d'une certaine ambivalence face aux rôles joués par les liens ville/campagne.

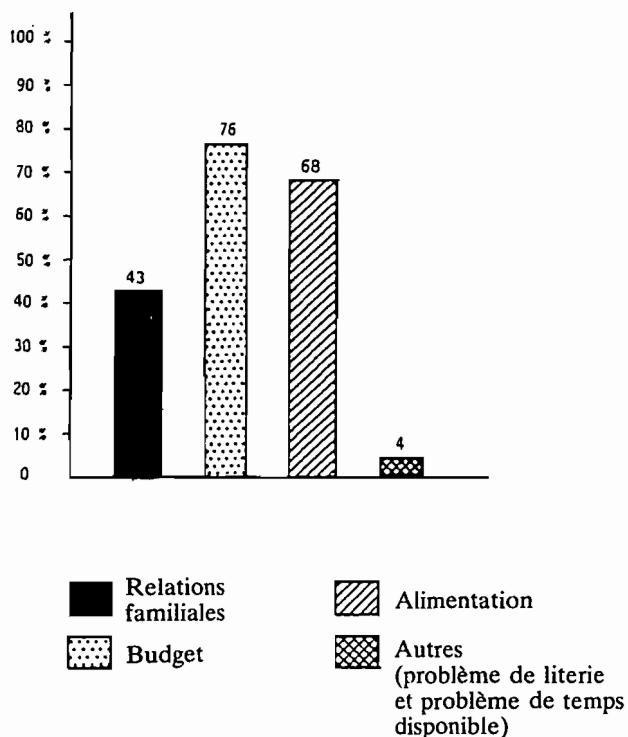
En effet, l'influence manifeste des relations ville/campagne sur la vie quotidienne comporte des aspects plus ou moins bien vécus, mais la fonction idéologique qui transparait au-delà du discours sert au maintien, voire au renforcement de ces liens.

Les envois réciproques et les mouvements de personnes entre milieu urbain et milieu rural sont à la fois des véhicules de changement et de continuation, jouant ainsi un rôle de régulateur.

Les relations ville/campagne dans la vie quotidienne de Dakar

Les changements apportés par les « échanges » dans la vie quotidienne sont de plusieurs natures.

CONSÉQUENCES DES RELATIONS VILLE/CAMPAGNE
SUR LA VIE QUOTIDIENNE À DAKAR



— Les conséquences les plus importantes apparaissent au niveau du *budget familial* (76 %), conséquences économiquement avantageuses pour ceux de la campagne et pressenties plus contraignantes le plus souvent pour ceux de la ville.

— Les changements dans *l'alimentation* sont de *nature qualitative pour les urbanisés* : variation des plats, meilleur équilibre des repas, cuisine plus traditionnelle et de *nature quantitative pour les ruraux* : les envois de la ville évitent la famine, ils sont toutefois présentés parfois comme ayant une valeur d'équilibre nutritionnel notamment en permettant une alternance mil/riz. Cet aspect peut être un indicateur de

tendance dans la mesure où la diversité est vécue comme un facteur d'une meilleure alimentation.

— Le poste « *autre* » regroupe les changements au niveau de l'organisation familiale des urbanisés : « *être obligé de déplacer les enfants pour libérer des lits* », « *ne plus avoir de temps pour étudier* ».

— Les changements au niveau des *relations familiales* incluent l'aspect information aller et retour entre ville et village.

Il nous a paru intéressant de croiser les réponses obtenues avec le critère économique.

Il apparaît alors que les relations familiales sont, de façon très nette, davantage modifiées pour les familles de niveau économique II, c'est-à-dire moyen mais stable. Généralement, ces changements sont surtout perçus de façon négative pour le budget (il faut dépenser plus pour héberger) et positive pour l'alimentation (recevoir des produits permet d'améliorer la qualité de ses repas). Mais globalement, l'ensemble des relations sont dites « *avantageuses* » dans 77 % des cas, ce qui peut paraître contradictoire avec le discours fréquemment entendu sur l'hébergement et le « *parasitisme* » qui semblent, en apparence, mal vécus.

Ceci dit, ces contradictions ne témoignent pas, à notre sens, d'une incohérence mais plutôt d'une ambivalence entre ce que l'on souhaite sauvegarder et le prix qu'il faut payer. Le fort pourcentage de personnes trouvant leurs envois vers le village importants (94 %) montre l'effort consenti pour maintenir ces relations.

Les relations ville/campagne intra-familiales entraînent donc des changements notoires tout en intervenant pour sauvegarder une certaine continuité sociale et culturelle. Elles deviennent alors des valeurs symboliques qui permettent d'éviter l'isolement pour les citadins et l'anomie du système, qui constituerait une rupture dans l'équilibre difficile à trouver en ville.

Un discours ambigu

« si je n'envoie rien au village, mes parents seront très fatigués et quitteront pour me trouver à Dakar. »

Le rôle des relations ville/campagne peut paraître contradictoire dans la mesure où celles-ci sont à la fois des composantes dynamiques de l'unité lignagère et des éléments utilisés pour maintenir le groupe « *éclaté* ».

En effet, les envois d'argent ou de produits vers le village permettent de limiter l'exode rural. Sans eux, la migration vers Dakar serait trop forte et ne pourrait donc plus être assumée par les urbanisés, se soldant alors par une rupture, vécue et présentée sur un mode dramatique par les deux parties.

La perception de cette apparente contradiction imprègne les

réponses des populations, qu'elles soient rurales ou urbaines, imprimant ainsi un certain malaise entre gens de la ville et gens de la campagne.

« *C'est nous qui faisons marcher la ville, sans nous il n'y aurait pas de fonctionnaires.* »

« *Sans nous, ils (les villageois) mourraient de faim.* »

Au niveau économique, et d'une façon plus générale, les relations avec la ville sont, pour les ruraux, essentielles : aide substantielle pendant l'hivernage, apport monétaire indispensable pour payer les impôts et acheter des biens, surtout alimentaires, que l'on ne produit pas ou plus, prise en charge des vieux, etc.

Même si le maintien de ces relations est perçu comme contraignant pour ceux de la ville, ces derniers reconnaissent en retirer des avantages notamment en ce qui concerne l'alimentation : alimentation plus diversifiée, maintien des habitudes alimentaires. Les produits venant du village sont souvent introuvables à Dakar ou trop chers.

Parallèlement à ces avantages, le fait de maintenir des liens avec le village donne aux citadins un certain prestige social : donner c'est aussi recevoir des remerciements, de la reconnaissance et bénéficier de prières.

Le sens du devoir est un élément important dans la mesure où beaucoup de citadins parlent de dettes morales envers leurs parents restés au village : « *ils ont tout fait pour nous, et on ne peut pas les payer* ».

Nombreuses sont les personnes habitant Dakar qui soulignent que le fait d'habiter en ville est un immense avantage qu'elles doivent à ceux qui sont restés à la campagne.

La mise en place d'un lignage repensé

Le mal-vécu, qui apparaît parfois dans les réponses, vient, à notre sens, de la difficulté d'intégrer des transformations dans le fonctionnement social de la famille.

L'installation, la fixation en ville signifie une réduction dans le mouvement des individus, qui participent alors de moins en moins au cycle de production. Même si, comme nous l'avons vu, les citadins essaient de repartir au village pour les travaux d'hivernage, leur participation reste plus ou moins facultative et symbolique. Il ne reste aux éléments du lignage urbanisés que la solution de participer au cycle de reproduction.

Les relations ville/campagne prennent ici leur place en substituant au mouvement des personnes un mouvement de produits, qui témoigne d'une *dissociation entre les deux cycles de production et de reproduction*, marquant ainsi une transformation radicale de la société.

C'est pourquoi, même s'il y a inadéquation entre ce que l'on reçoit et ce que l'on envoie, les deux actions participent au même objectif et

intègrent le sentiment d'appartenir à la même unité. Les produits, les personnes sont donc à appréhender comme des véhicules de cette volonté de maintenir les liens entre les membres séparés du groupe.

Si cette fonction est primordiale, il reste qu'elle se maintient à une frontière servant de limite entre la ville et la campagne : *on veut garder ces liens mais en les maintenant à une certaine distance.*

L'enjeu de ces relations est double, il faut à la fois ne pas « éclater » le lignage tout en le maintenant dispersé. La séparation géographique devient un élément interne à la dynamique ville/campagne qui permet la survie du lignage et sa réinterprétation en intégrant le fait urbain.

Les relations entre la ville et la campagne se maintiennent dans cet espace où s'opère un consensus, réajusté en permanence entre parents urbanisés et parents villageois.

O'Déyé Michèle (1985)

Les relations ville/campagne intra-familiales : le cas de Dakar

In : Bricas N. (ed.), Courade Georges (ed.), Coussy J. (ed.),
Hugon P. (ed.), Muchnik J. (ed.) Nourrir les villes en Afrique
sub-saharienne

Paris : L'Harmattan, 256-274. (Villes et Entreprises)

ISBN 2-85-802-562-X